

Écrivains africains, « écrivains » d'Afrique !

PAR JOSUÉ GUÉBO

« Je suis Africain non parce que je suis né en Afrique, mais parce que l'Afrique est née en moi », a dit Nkrumah, la filiation au continent relevant selon lui moins de la parenté biologique que d'un lien idéal. L'Africain n'est pas un sujet biologique, mais le produit d'un territoire immatériel dont carte d'identité et acte de naissance s'acquièrent au terme d'une prise de conscience. On devient Africain en adoptant la cause du continent, de ses problèmes : absence d'autodétermination, pauvreté, retard technologique...

*Car c'est aux hommes de donner
Du sens à la route matérielle
Même celle du destin
Parfois s'abandonne
Au crayon des mortels*

Josué Guébo, poème extrait
d'*Aux chemins de Babo Naki*,
L'Harmattan (2016) 2019.



On peut emprunter les mots de Nkrumah, premier président du Ghana, pour dire qu'il existe bel et bien des auteurs africains. Mais ceux-ci ne sont nullement Africains, parce qu'ils seraient nés en Afrique, de parents africains. L'écrivain africain serait plutôt l'auteur ayant épousé les causes du continent. Qu'il soit né en Afrique, en Australie, en Europe ou en Amérique, l'auteur africain resterait celui dont l'œuvre traite de problématiques liées au continent. De cette façon, la question de l'appartenance n'est pas raciale, elle reste purement thématique. L'on peut donc être d'un phénotype caucasien, un Blanc, et être un auteur africain, et l'on peut être de race noire sans pour autant être un auteur africain.

Mais l'auteur africain peut être défini plus simplement. Par le strict fait de vivre et d'écrire à partir du continent africain. Pour nous, un auteur qui écrit à partir de l'Afrique ou qui possède la nationalité d'un pays africain est purement et simplement un auteur africain, quelles que soient les thématiques qu'il aborde. Même si ses écrits ne traitent pas des questions liées au continent, son statut d'auteur africain se superpose simplement à la nationalité que lui décernent les chancelleries. On est de ce point de vue un auteur ivoirien, sénégalais, martiniquais ou mauricien en fonction de la nationalité qu'affichent nos pièces administratives. Par conséquent un auteur peut avoir la double nationalité. L'on peut ainsi être un auteur afro-européen, comme l'on porte la double nationalité sénégalaise et française.

Le poète Tchicaya U'Tamsi – d'origine congolaise – se définissait comme un « Congaulois », belle hybridité identitaire superposant un statut de Congolais et de Gaulois. C'était sa façon de dire qu'il avait à la fois des racines congolaises et françaises. Cette approche duale de l'identité culturelle se retrouve aussi chez la romancière Leonora Miano que l'on définit comme une Afropéenne, c'est-à-dire une auteure d'expression européenne, française notamment, mais fortement imprégnée de valeurs culturelles négro-africaines. Une fois ces lignes délimitées, en quoi consisterait le travail des écrivains africains, c'est-à-dire, en l'espèce, le travail des auteurs littéraires vivant, écrivant et publiant à partir de l'Afrique ?

AUTEURS AFRICAINS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

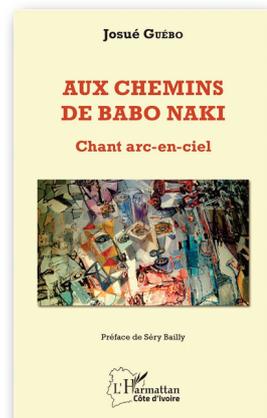
Les auteurs africains ou d'origine africaine ont pour la plupart émergé dans un contexte social dominé par la colonisation. Senghor, Césaire et Damas, auteurs d'Afrique et de sa diaspora, sont apparus sous le signe de la contestation de l'ordre colonial. Leurs textes revendiquaient essentiellement l'égalité entre tous les hommes. Mais parce que leurs pays d'origine ne possédaient pas de structures éditoriales, ils publiaient en France, et avaient pour lectorat le public occidental. À cette génération d'auteurs dits « négritudiens ayant dominé les années 1930 à 1960 », a succédé une nouvelle vague d'écrivains. Ces derniers sont généralement qualifiés d'auteurs du « désenchantement ».

Contrairement à la première génération, les auteurs du désenchantement, eux, écrivent pour dénoncer non pas les torts de la colonisation, mais ceux liés au... décolonisateur. La cible de leurs coups de boutoir, ce sont les Africains qui, ayant succédé au colon à la tête des États africains, perpétuent



Josué Guébo

Homme de lettres et universitaire ivoirien. Figure contemporaine de la poésie africaine, Josué Guébo est également nouvelliste, dramaturge, essayiste et auteur de livres de jeunesse. Récipiendaire du Prix Tchicaya U Tam'isi pour la poésie africaine pour son recueil *Songe à Lampedusa* (Panafrika/ Silex/ Nouvelles du sud, Paris) et du Grand prix Bernard Dadié de la littérature en 2017.



↑ Josué Guébo : *Aux chemins de Babo Naki*, L'Harmattan-Côte d'Ivoire, 2019.



↑
Ayi Kwei Armah :
L'Âge d'or n'est pas pour demain,
Présence africaine, 2013.

les tares de l'ogre d'antan. Cette deuxième vague d'écrivains émerge à la fin des années 1960 et a pour figure de proue des auteurs comme l'Ivoirien Ahmadou Kourouma ou le Ghanéen Ayi Kwei Armah. Le premier signe *Les Soleils des indépendances* et le deuxième *L'Âge d'or n'est pas pour demain*. Deux livres qui respirent la souffrance du continent dans un espace pourtant décolonisé. Or, si les frontières matérielles de l'Afrique sont déterminées, celles symboliques se veulent insaisissables et infinies. Les auteurs africains vivant hors du continent constituent une troisième colonne par laquelle s'enrichit, se diversifie et se féconde la création littéraire africaine.

Les écrivains dits « afropéens » constituent ainsi un « détachement » d'auteurs qui produisent, aux côtés de ceux restés sur le continent, des livres laissant une large part à l'imaginaire. Aujourd'hui, ce ne sont plus tant les thématiques sociales qui innervent l'essentiel de leurs œuvres. Nous avons affaire à des écrits plus intimistes, plus porteurs d'expériences individuelles que d'espérances collectives. Évidemment, une telle affirmation est excessive, car le courant social a maintenu et bien maintenu ses héritiers de génération en génération. Le discours contestataire garde ses représentants, même si des sujets purement intimistes sont de plus en plus nombreux au sein du discours des auteurs africains du moment.

C'est un peu ce qui permet l'émergence de nombreux auteurs de littérature jeunesse. Loin des thématiques politiques, les livres pour enfants sont des vecteurs de valeurs et d'enseignement moraux, appelés à forger la conscience des plus jeunes.

QUE RECHERCHE UN AUTEUR EN LITTÉRATURE ENFANTINE ?

Le besoin d'écrire pour les plus petits répond à la recherche d'un certain plaisir personnel. C'est plaisant d'écrire pour les plus jeunes. En le faisant l'on replonge dans les images de l'enfance, l'on revisite la magie de l'innocence. Mais au-delà de ce premier niveau d'intérêt, il y a surtout la démarche militante. L'écrivain qui écrit pour les enfants se dit que c'est la meilleure façon de former pour demain des générations de lecteurs. Celui qui propose de la littérature enfantine, sur le continent, rêve d'une Afrique plus tournée vers la lecture. L'écrivain se dit que la lecture ne s'improvise pas. Elle se cultive depuis la plus tendre enfance. Ainsi comme un semeur qui entend récolter des lecteurs adultes, il plante la graine de petites histoires dans le cœur des plus jeunes, de sorte à leur faire aimer les pages.

Mais il y a aussi une dimension identitaire. Pendant longtemps, les textes proposés aux enfants africains étaient pour la plupart des récits se déroulant dans une atmosphère de neige, de printemps, de princesses blondes et de cheminée. L'un des personnages les plus célèbres demeure, même en Afrique, le Père Noël, avec son bonnet, ses bottes, sa barbe laineuse. Ce père Noël descendant dans les maisons par les cheminées. Pour intéressant que puisse être ce personnage, il reste un étranger avec lequel un dialogue fécond s'engage. C'est pourquoi bien des auteurs ont engagé une recomposition du paysage des personnages du livre africain. Cette action de réappropriation a débuté avec Senghor et Abdoulaye Sadj, qui ont popularisé une figure de-

venue emblématique : Leuk-le-lièvre (voir encadré page suivante). Ce personnage qu'ils ont inventé a la même popularité, en Afrique, qu'Astérix ou Lucky Luke chez les jeunes lecteurs d'Occident. D'autres personnages ont ainsi émergé, réconciliant le jeune lectorat avec des réalités proches de leur vécu. Mais ce bel idéal d'écriture endogène se doit d'être soutenu par une institution éditoriale, faite de maisons de publication et de diffusion. Cette « superstructure » fait parfois défaut et cela impose à bien des auteurs de rechercher le concours d'éditeurs situés hors du continent.

DANS LES BRAS D'UN ÉDITEUR OCCIDENTAL

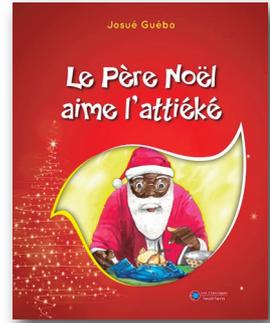
Ce qui pousse encore aujourd'hui un auteur africain dans les bras d'un éditeur non africain c'est d'abord l'idée que cet éditeur « étranger » posséderait un vaste champ de diffusion, mais fabriquerait aussi des livres d'excellente qualité matérielle. Le livre, comme on le sait, possède au-delà de son contenu, un aspect matériel qui peut être agréable ou disgracieux. Les ouvrages réalisés par des éditeurs occidentaux sont réputés avoir « bonne mine ». Et de nombreux auteurs auraient recours à des éditeurs situés hors du continent pour cette raison des plus prosaïques. Mais d'autres motivations guident le choix de l'immigration éditoriale ! Il y a en première place, à notre avis, l'ambition de dépasser le cadre immédiat du lieu d'écriture. Un auteur, qu'il soit africain ou non, vaudrait aussi par sa capacité à s'imposer au-delà de son espace de vie. Pour le dire en termes expéditifs, le rayonnement d'un écrivain repose, quoiqu'on en dise, sur sa capacité à s'internationaliser. Cette quête « d'internationalisation » nourrie à l'ambition pousse à publier hors de leur continent. Pour de nombreux auteurs africains, être publiés en Occident constitue une marque de reconnaissance internationale.

Il est toutefois frustrant de constater que les livres édités hors du continent sont généralement hors de prix pour la bourse du lecteur africain moyen. Du coup les auteurs qui publient hors du continent troquent disponibilité locale contre renommée internationale. Certains bien connus en Occident et aussi en Afrique, tels que Alain Mabanckou ou Leonora Miano, ont généralement en Afrique le sort de simples personnages de... romans. Tous connaissent leur nom, tous imaginent leur succès, tous fantasment sur leur fortune, mais très peu de lecteurs, au sein de leurs pays d'origine, ont accès à leurs œuvres. Vu sous cet angle, ce sont juste de simples figures, pas des auteurs.

C'est ainsi que s'impose la nécessité de posséder en Afrique des maisons d'édition fortes. Mais ce combat n'est pas gagné d'avance !

L'ÉDITION : UN PARCOURS DU COMBATTANT

L'édition constitue l'un des ventres mous de la chaîne du livre en Afrique. Parfois, le coût des intrants pousse les éditeurs africains à mettre la clé sous le paillason. Quand l'on ajoute au prix élevé des intrants, la copie illicite des ouvrages, l'on a une idée du chemin de croix enduré par les éditeurs du continent. En réalité, il importe que se mette en place, à l'échelle de l'Union africaine, un fonds de promotion du Livre. Celui-ci soutiendrait



↑
Josué Guébo,
ill. Ernest Teki Mossoun :
Le Père Noël aime l'attiéké,
Les Classiques ivoiriens, 2013.



↑
Léopold-Sedar Senghor,
Abdoulaye Sadjji :
La Belle histoire de Leuk-le-lièvre,
Edicef/NEA, 2001.

« Une clause de type impérial qui existe encore dans la plupart des contrats d'édition français (signés par des Africains ou pas) veut que l'écrivain cède ses droits sur toute la planète »

l'édition, par la création et la subvention de grandes maisons adossées à de puissants diffuseurs. L'une des actions prioritaires de ce fonds serait déjà de racheter les « classiques africains » aux mains de leurs éditeurs occidentaux. Comme nous le mentionnions dans une tribune, publiée il y a quelques mois avec des amis :

« Une clause de type impérial qui existe encore dans la plupart des contrats d'édition français (signés par des Africains ou pas) veut que l'écrivain cède ses droits sur toute la planète, de Saint-Germain-des-Prés aux îles Vanuatu. Il n'y a de négociation territoriale qu'en cas de traduction ou de réédition. Nous ne remettons pas en cause cette pratique. Après tout, chacun fait ce qu'il veut chez lui. Nous appelons donc à la fondation d'un fonds africain pour racheter aux éditeurs français les droits africains de ces œuvres afin de les rendre à leurs ayants droit.

Ces classiques, il n'y en a pas des centaines. Pour l'ensemble du continent, cela coûterait à peine l'équivalent de quelques dizaines de limousines ministérielles ou de voyages en jet privé dont les officiels nègres ne se privent jamais. En retour, les ayants droit s'engageraient à négocier dans chaque pays des rééditions avec des maisons locales. Les éditeurs français pourront continuer d'exploiter ces œuvres dans leur pays. Elles resteront toujours détentrices de "leurs droits" planétaires... sans l'Afrique. D'ailleurs, si le fonds est suffisamment profond, pourquoi ne pas imaginer racheter à 100 % l'ensemble de tous les droits pour tous les territoires allant du Soleil jusqu'à la Sirius des Dogons... ».

L'édition en Afrique doit s'affranchir des fers de son passé. Mais pour ce faire, un bon coup de levier institutionnel s'impose de la part des organisations continentales. En attendant, les États prennent déjà de l'initiative, avec l'organisation de salons nationaux du Livre. Ce qui permet au livre africain de circuler à travers les différents États.

LA MANNE DES SALONS LITTÉRAIRES

Les œuvres littéraires d'Afrique circulent entre les pays du continent grâce, essentiellement, aux salons littéraires qui se mettent en place depuis une dizaine d'années. Dans la seule sphère francophone, on compte désormais une bonne dizaine de rendez-vous consacrés aux échanges commerciaux autour du livre. Les 72 heures du livre de Conakry, en avril, le Salon du Livre d'Abidjan en mai, la foire internationale du livre de Ouagadougou en novembre, la Foire Internationale du livre et du matériel didactique de Dakar (FIDAK), le Salon international du livre de Yaoundé, le Salon international du livre d'Alger, et bien d'autres rendez-vous sont des points de ralliement des ouvrages produits en Afrique et des moyens permettant une circulation Sud-Sud des textes.

Avant l'avènement de ces salons, seules les rencontres de Paris ou de Genève constituaient des points de ralliement des auteurs d'Afrique francophone. Si la multiplication de salons du Livre sur le continent est une réalité

heureuse, il importe à présent que se mette en place une sorte de coordination supranationale à même d'harmoniser leur programmation : de sorte qu'ils ne se chevauchent pas. En effet, plusieurs salons se déroulent sensiblement à la même période, ce qui rend impossible une participation optimale des auteurs africains. Par un effet de coopération soutenue entre les différents promoteurs de ces rendez-vous, une plus grande participation des auteurs peut être obtenue, permettant ainsi une circulation optimale des livres entre pays africains !

Le rôle des écrivains africains n'est pas seulement celui de raconter des histoires sur l'Afrique. Ils doivent écrire l'Afrique, ses espoirs, ses rêves... en lettres majuscules ! ●



Leuk-le-lièvre

La Belle Histoire de Leuk-le-lièvre publiée en 1953 par Hachette (sous la marque Edicef) est un manuel de lecture. Pour « assimiler la langue et la culture française sans être assimilé » par elles, un précepte cher à Senghor, il fallait disposer d'un livre de classe qui permette aux Africains scolarisés en français d'acquérir la langue française tout en puisant dans le creuset des contes de leurs pays.

Le recueil, composé de plusieurs récits initiatiques et de contes populaires, est organisé autour de Leuk (« lièvre » en wolof) qui jouit du même renom que Renart en Europe. Il est entouré de Bouki l'Hyène, Diargogne-l'Araignée, et surtout de son ami Samba Nouveau né, le petit d'homme.

Si le manuel de classe est toujours commercialisé (par Edicef-Nouvelles éditions africaines) avec appareil pédagogique et exercices, il existe une adaptation CD offrant le simple plaisir de suivre Leuk à la trace (2007, Kos And Co, interprétations de Bernard Giraudeau, Robin Renucci *et al.* ; musique de Frédérick Martin ; livret de 48 p. illustré par Eugène Collileux).

Le recueil a aussi inspiré une série d'animation franco-canadienne, *Samba et Leuk le lièvre* (Olivier Massart, première diffusion France : 1997).



« Le bibliobus, star du Salon international du livre de Yaoundé 2018 ».

